

De l'expressionnisme qui fut aux expressionnistes qui font.

Les maîtres furent, qui ne sont plus. Venues d'Allemagne et d'Autriche, les grandes références ont lancé l'affaire. Et le fleuve de mort-vie et de furieuse énergie a tout traversé. Passant toute frontière mentale, l'expressionnisme s'est ouvert à tous les grands courants qui portent le siècle, sauf les coincés de la création.

Par Christian Noorbergen

Formidable et quasi monstrueuse ouverture de l'expressionnisme à toutes les dures aventures créatrices. Guerre du dedans contre toutes les guerres qui font mal à l'humanité. Dans les moments de crise où la culture enfin se dénoue, l'art assèche les concepts trop installés, effondre les bases de la représentation, et s'ouvre au non-sens. La source porteuse d'effets d'art est l'impensable, et le lieu de cet impensable est le corps, omniprésent dans toutes les directions de l'expression vive. La peinture devient la peau d'un corps immense, enfin habitable.

Et le corps lui-même devient le creuset de toute vie, de tout chaos créateur, et de toute créature d'altérité. Ce qui se crée vient d'avant le corps construit. L'expressionnisme d'hier est devenu pluriel et prolifique. Jamais achevé. Toujours acharné. Toujours en mouvement. Il faut parler au présent d'expressionnismes. Ça ne représente pas, ça n'illustre rien, et ça crée à l'insu du pensé.

Jamais achevé toujours acharné

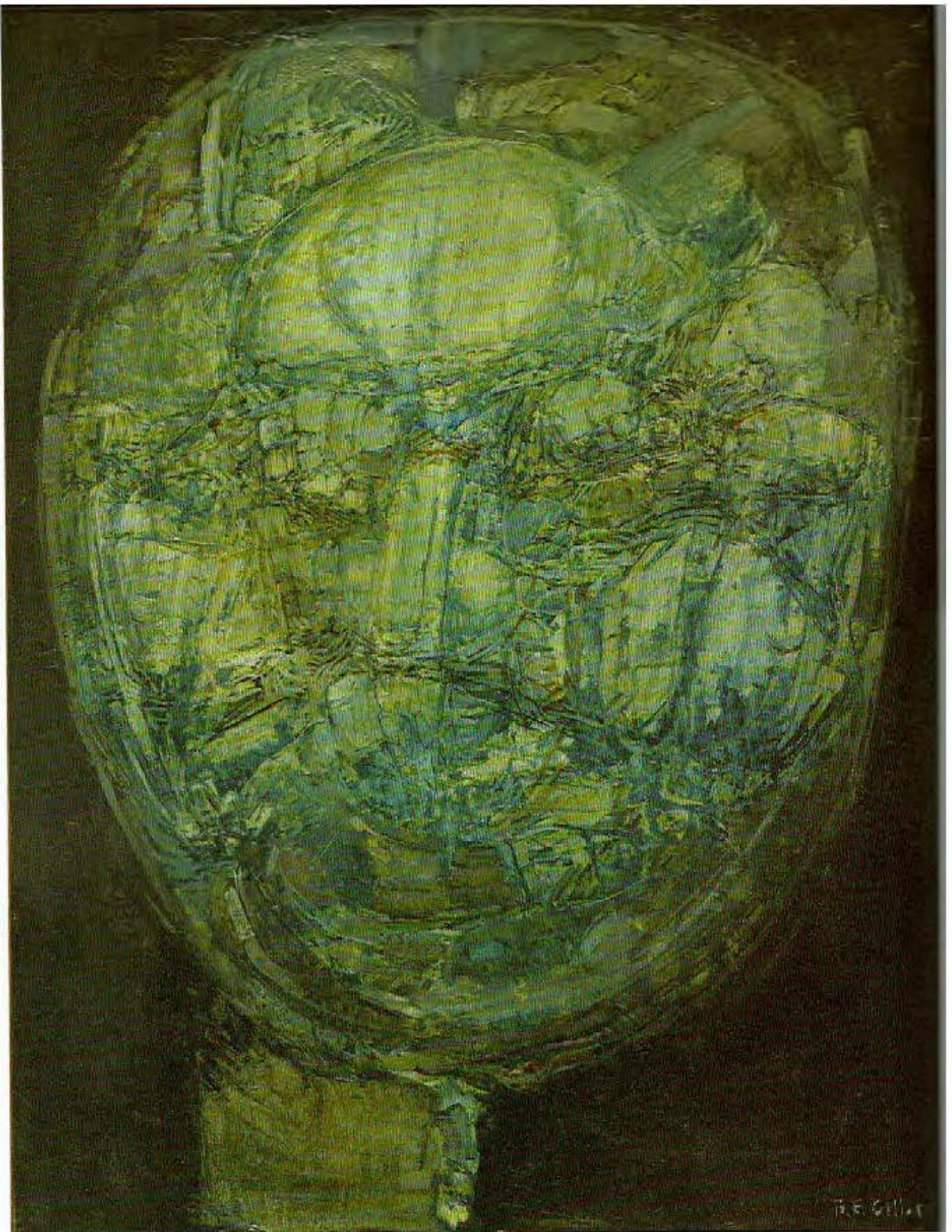
Émièté, plus que d'autres mouvements, sur d'autres plans (cinéma, littérature, musique), l'expressionnisme actuel, absolument fidèle à la pureté initiale, débauche la mondanité fabriquée. L'expressionnisme pluriel et actuel augmente le taux de compression mentale ! Il va à contre-courant. Le regard expressionniste est devenu, intègre et intégral, celui de la cir-

conspection. J'ai vécu avec eux. Ils m'ont fait voir le dur-à-voir. J'ai bu à leurs sources difficiles. J'ai brûlé de l'affect à leur contact. Maintenu en vie haute. Je n'ai pas rencontré l'immense Maurice Rocher. Je n'ai pas rencontré Roger-Edgar Gillet. J'ai écrit sur eux. J'ai rencontré Paul Rebeyrolle. J'ai écrit sur lui. Roger Decaux le prodigieux Lorrain fut mon ami, et Jean Rustin, aux émules trop nombreuses, m'a accompagné plusieurs décades, et jusqu'à sa fin. Il savait rire, le père Jean ! Mais pas quand il montrait, une à une, dans le silence de son atelier, l'effroi de ses presque impossibles peintures.

Je pleure le trop tôt disparu Stepk, qui fit la couverture tragique d'un beau livre. John Christoforou, le Grec qui fut aviateur puis peintre, maître absolu des violets lourds et puissants, a pu vivre par ma pomme sa dernière sortie d'homme avec ses copains de génie, dont Vladimir Velickovic, grand maître actuel de la chose, et Abraham Hadad et l'immense Franta, peintre et sculpteur incandescent. On a vu très récemment à la Foire de Karlsruhe, montrée par Jean Greset, l'œuvre puissante de l'ami de feu mon ami grec, Michel Aubert, bien vivant, bien parisien et bien créatif. Et Lydie Arickx règne sur les hauteurs.

Expressionnistes singuliers

Aujourd'hui, je les rencontre presque tous tôt ou tard, les cracks et les obscurs, les discrets et les secrets, les



Roger-Erhard Gilloï - *Liv tête bleue* - 1961 - Huile sur toile - 116 x 89 cm - Galerie Guigon, Paris



Sirek dans son atelier au Mans en 2012

très connus et les très inconnus. Et même l'étrange et pompant Vladimir, jamais à côté de ses pompes en matière d'indécible autoportrait. J'ai deux fois inventé des sons brisés pour Olivier de Sagazan. Aucun d'eux n'apprécie l'étiquette consacrée. Ils sont expressionnistes malgré le vocable, préservant ainsi leur singulière singularité.

L'expressionnisme au pluriel met en scène ce qui couve sous la scène immense des apparences, et qui seul importe, et qui fait la vie à l'insu du pensé, quand la pauvre compréhension réduit le champ du compréhensible. Ainsi l'homme, en lui, peut vivre plus loin. Cet art-là est marche de vie sans béquille idéologique, sans carcan religieux, et sans menottes mentales.

Les expressionnistes actuels dérangent par la tension préservée de ce qu'ils mettent en combat : l'insupportable de l'existence contre quoi lutte toute culture. Le signe nie l'espace, et l'espace engloutit le signe. L'œuvre suppose une attention flottante touchant tous les courants de conscience, comme si l'élément organisateur était un courant mental de haute tension qui, enregistré par l'artiste-transmetteur se déposerait sur la toile. À côté, tous les courants installés paraissent fatigués.

Tension préservée

Cet art-là tue l'anti-destin. Cet art-là ouvre des portes. Celle du trait aventureux, insidieux et miraculeux. Ainsi Michel Madore, créateur à la finesse infinie, sacrée et charnelle. Art d'outre-mémoire et des confins de chair. Ainsi Sophie Rambert, qui invente des corps qui flottent ou qui chutent dans l'étendue. Celle de la métamorphose, quand Gérard Alary ose

une création qui s'arrache à la création, et quand l'art chamanique de Soly Cissé étire le corps d'Afrique, le corps d'Occident et la secrète humaine animalité. Celle du geste, quand Johan Van Mullem bouleverse l'étendue à grands coups de chaos sidérant. Celle de la lumière sombre, quand Richard Laillier explore les ténèbres et quand David Géry invente de fabuleux règnes d'opacité. Celle de la ligne qui traverse tous les secrets, quand Dominique Albertelli secrète une fabuleuse dramaturgie, intime, extime et partagée. Je pense aussi aux lignes d'humaine destinée de Serge Labégorre, ce prince en création.

Porte de la couleur magique de Tony Guillois, décalée, festive, inventive et féérique ou couleur de malaise indicible, dans l'œuvre enchantée du dedans de Beate Bauer. Porte du message intense et saccaquant, chez Jérôme Zonder, ou souil de la mise en abîme du visage innombrable, chez Karl Beaudelère. Porte de la matière qui vibre et qui laisse des traces massives, chez Najafov le lointain, ou chez Gérard Stricher le tellurique, quand s'éveillent les paysages du corps et de l'espace habité, chez Antoine Correia.

D'abord de l'humanité

Ces artistes sont d'abord de l'humanité. Ils ne tentent pas de saisir, ils sont saisis. Ce sont de grands « ouverts ». Et par ces trous d'art, surgissent nos doubles inouis, mes frères d'âme. Ces durs artistes traversent les chemins du temps. Ils font remède à la modernité. Ils vont au bout des possibles de l'œuvre. Et c'est là, sans doute, dans une fragile solitude, qu'ils vivent ce qui réellement les rapproche, l'impossible union du vide et de la plénitude, et la nostalgie du pays des tableaux.



De haut en bas et de gauche à droite : M. Aubert - *Nu aux bas noirs* - 1988 - Huile sur toile - 105 x 63 cm - Galerie Jean Greset, Besançon
M. Rocher - *Manée n°5* - 1989 - Huile sur toile - 146 x 114 cm - Galerie Marie Vitoux, Paris
G. Avary - *Les Anonymes II* - 2011 - Acrylique sur toile - 360 x 360 cm